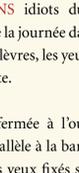


La poule égorcée

Traduction : Wikisource



Horacio Quiroga (1878-1937)

LES QUATRE REJETONS idiots du couple Mazzini-Ferraz étaient assis tout le long de la journée dans la cour sur un banc. Ils avaient la langue entre les lèvres, les yeux stupides et dodelinaient de la tête la bouche ouverte.

La cour était en terre, fermée à l’ouest par une barrière en briques. Le banc était parallèle à la barrière, à cinq mètres, et ils se tenaient immobiles, les yeux fixés sur les briques. Comme le soleil s’éclipsait derrière le mur, les idiots se fesaient une fête de le voir se coucher. La lumière aveuglante attirait leur attention au début, peu à peu leurs yeux s’animaient, enfin ils riaient à gorge déployée, congestionnés par la même hilarité anxieuse, regardant le soleil avec une joie bestiale, comme s’il s’agissait de nourriture. D’autres fois, alignés sur le banc, ils mugissaient des heures entières en imitant un train électrique. Ces bruits assourdissants les sortaient de leur torpeur, et ils courraient alors en se mordant la langue, et en s’agitant autour de la cour… Mais ils étaient le plus souvent étants, dans une sombre léthargie idiote, et passaient la journée, assis sur leur bancs, les jambes pendues et inertes, mouillant leurs pantalons de salive gluante.

L’aîné avait douze ans et le cadet huit. Leur aspect sale et négligé trahissait l’absence absolue de soins maternels.

Pourtant, ces quatre idiots avaient été un jour l’enchantement de leurs parents. Après trois mois de mariage, Mazzini et Berta avaient orienté leur amour étroit de mari et d’épouse, et d’épouse et de mari, vers un avenir plus essentiel : un fils. Quel meilleur destin pour deux amoureux que cette honorable consécration de leur tendresse, libéré du vil égoïsme d’un amour mutuel sans but aucun et, ce qui est pire pour un amour réciproque, sans espérance possible de rénovation ?

Ainsi, Mazzini et Berta – leur fils arrivé après quatorze mois de mariage – crurent avoir atteint l’apogée de leur félicité. L’enfant grandit beau et superbe jusqu’à ce qu’il eut un an et demi. Mais, au vingtième mois il fut pris, une nuit, de convulsions terribles et, le lendemain matin, il ne reconnaissait plus ses parents. Le médecin l’examina avec une attention professionnelle qui recherchait visiblement les causes du mal dans les maladies dont étaient affligés les parents.

Après quelques jours, les membres paralysés bougèrent à nouveau, mais l’intelligence, l’âme, et même l’instinct s’étaient bel et bien perdus. Il restait idiot, baveux, mort pour toujours, sur les genoux de sa mère.

— Mon fils, mon fils adoré ! soliloquait-elle devant l’effrayante ruine de son premier-né.

Le père, désespéré, accompagna le docteur à l’extérieur.

— Je peux vous le dire à vous : je crois que c’est un cas désespéré. Il pourrait s’améliorer, on pourra l’éduquer dans la mesure de son handicap, mais pas plus loin.

— Oui ! oui ! approuva Mazzini. Mais dites-moi, pensez-vous que c’est congénital ?

— En ce qui concerne l’hérédité paternelle, je vous ai déjà dit ce que je pensais en voyant votre fils. Par rapport à la mère, j’ai trouvé un poumon qui ne soufflait pas bien. Mais je ne vois rien d’autre, juste un souffle un peu fort. Faites-la bien examiner.

Avec l’âme détruite de remords, Mazzini redoubla d’amour envers son fils, le petit idiot qui payait les excès du grand-père. Il dut également consoler et soutenir sans répit Berta, profondément blessée par l’échec de sa jeune maternité.

Naturellement, le couple mit tout son amour dans l’espoir d’un autre fils. Une fois qu’il fut né, sa santé et la clarté de son rire rallumèrent un avenir éteint. Mais à dix-huit mois, les convulsions de l’aîné se répétèrent, et le jour suivant, il se réveilla idiot.

Cette fois-ci, les parents tombèrent dans un profond désespoir. Leur sang, leur amour étaient maudits, leur amour surtout ! Il avait vingt-huit ans et elle en avait vingt-deux, et toute leur tendresse ne réussissait pas à créer un atome de vie normale. Ils ne demandaient plus la beauté ou l’intelligence comme pour leur premier-né, mais un fils, un fils comme les autres !

Le nouveau désastre fit croître de nouvelles attentes de leur douloureux amour, un désir fou de racheter une fois pour toutes la sainteté de leur tendresse. Des jumeaux vinrent, et l’un après l’autre, ils ont répété les symptômes de leurs deux aînés.

Malgré leur immense amertume, il restait à Mazzini et à Berta une grande compassion pour leurs quatre fils. Il fallut arracher des larmes de la plus profondes des animalités non pas leurs âmes, mais l’instinct même qui leur était inconnu : il ne savaient pas avaler, se déplacer ni même s’asseoir. Ils apprirent enfin à marcher, mais ils se cognaient contre tout, car ils ne percevaient pas les obstacles. Quand on les lavait, ils hurlaient au point d’avoir le visage injecté de sang. Ils ne se réveillaient un peu qu’à l’heure des repas, ou bien quand ils voyaient des couleurs chatoyantes ou qu’ils entendaient le tonnerre. Ils riaient alors, sortant une langue, et des rivières de baves éclataient dans une frénésie bestiale. Ils avaient par contre une certaine faculté d’imitation. Cependant, on ne put rien obtenir de plus d’eux. Avec les jumeaux, la terrifiante descendance semblait s’être achevée. Après trois ans, ils voulurent ardemment un nouveau fils ; le temps qui s’était passé avait, pensaient-ils, aurait apaisé la fatalité.

Ils ne purent satisfaire leurs espérances. Cet ardent désir qui les exaspérait, faute d’être assouvi, les aigrit. Dès lors, chacun avait pris sur soi la part qui lui correspondait dans la mesure de leurs fils. Mais le désir désespéré de rédemption, devant les quatre bêtes qui étaient nées d’eux, fit sortir cette impérieuse nécessité de culpabiliser l’autre, ce qui est le patrimoine particulier des cœurs inférieurs.

Cela a commencé par le changement d’article : « tes » fils. Et comme, en plus de l’insulte, il y avait des insinuations, l’atmosphère devint lourde.

— Il me semble, dit une nuit Mazzini qui venait de rentrer et se lavait les mains, que tu pourrais mieux laver les garçons.

Berta continua à lire comme si elle n’avait rien entendu.

— C’est bien la première fois, répondit-elle, après un moment, que je te vois t’inquiéter de l’état de tes enfants.

Mazzini tourna la tête vers elle et afficha un sourire forcé :

— De nos enfants, il me semble ?

— Bon, de nos enfants, si tu préfères que je le dises ainsi, levant les yeux.

Cette fois-ci Mazzini s’exprima clairement :

— Tu ne vas pas me dire que c’est moi le coupable ?

— Non ! sourit Berta, très pâle, mais ne suppose pas que c’est moi !… Il ne manquerait plus que cela ! murmura-t-elle.

— Si c’est la faute de quelqu’un, ce n’est pas moi, comprends-le bien ! Voilà ce que je veux dire.

Son mari la regarda un instant, avec un désir brutal de l’insulter. — Arrêtons ! dit-il, en finissant de se sécher les mains.

— Comme tu veux, mais si tu veux dire…

— Berta !

— Comme tu veux !

Ce fut le premier choc, et d’autres suivirent. Mais dans les inévitables réconciliations, leurs âmes s’unissaient avec le double d’emportement et de désir fou pour un autre fils.

C’est ainsi qu’une fille est née. Ils vécurent deux années avec l’angoisse à fleur d’âme, craignant à chaque instant un nouveau désastre. Rien n’arriva mais, malgré tout, les parents mirent en elle toute leur affection, au point que la petite avait atteint les limites extrêmes de la gâterie et de la mauvaise éducation.

Même si Berta s’occupait toujours de ses fils, à la naissance de la petite Berta, elle oublia presque les autres. Le moindre souvenir l’horrifiait, comme quelque crime atroce qu’on l’eût obligé à commettre. Dans une moindre mesure, Mazzini réagissait de même.

Ce n’est pas pour autant que la paix était arrivée dans leurs âmes. La moindre indisposition de la petite les terrorisait et ramenait les rancœurs de leur descendance pourrie. Ils avaient accumulé suffisamment de fiel pour que le verre ne soit jamais vide et au moindre événement le venin sortait. Respect mutuel… Et l’ego sait avec quelle délectation l’homme poursuit son travail dès qu’il a commencé à humilier une personne. Auparavant, ils se retenaient d’évoquer leur mutuel manque de succès ; maintenant qu’il était installé, chacun l’attribuait à l’autre, sentant avec acuité l’infamie des quatre êtres que l’autre l’avait forcé à engendrer.

Avec ces sentiments, il n’était plus possible pour les quatre fils de trouver la moindre affection. La bonne les habillait, leur donnait à manger, les couchait avec une brutalité qu’elle ne cherchait même pas à dissimuler. Elle ne les lavait presque jamais. Ils passaient ainsi à disette toutes leurs journées, assis en face de la barrière, abandonnés de la plus éloignée des caresses.

La petite Berta fêta ses quatre ans et, cette nuit-là, ayant mangé d’énormes quantités de bonbons que ses parents ne pouvaient pas lui refuser, l’enfant eut quelques frissons et un peu de fièvre. La peur de la voir mourir ou devenir idiote, rouvrit l’éternelle plaie.

Cela faisait trois heures qu’ils ne parlaient pas, et le motif de leur querelle fut, comme toujours, les pas appuyés de Mazzini. — Mon Dieu, mais tu ne peux pas marcher plus doucement ? Combien de fois dois-je te le dire ? — Bon, j’ai oublié. C’est fini ! Je ne le fais pas exprès !

Elle sourit avec dédain :

— Je ne te crois pas.

— Moi non plus, je ne t’aurai jamais cru… phtisique !

— Quoi ? Qu’est ce que tu as dit ?

— Rien !

— J’ai entendu quelque chose ! Écoute, je ne sais pas ce que tu as dit, mais je te jure que je préfère toute chose que d’avoir un père tel que le tien !

Mazzini pâlit.

— Enfin ! murmura-t-il, les dents serrées. Enfin, vipère, tu as dit ce que tu voulais !

— Oui, vipère, oui ! Mais j’ai eu des parents sains, tu entends ? Sains ! Mon père n’est pas mort de folie ! Et j’aurais eu des enfants comme les autres. Ceux-là sont tes enfants, les quatre sont à toi.

Mazzini explosa à son tour.

— Vipère phtisique ! C’est ce que je t’ai dit, et ce que je veux te dire ! Demande, demande au médecin à qui est la faute des méningites des enfants : mon père ou ton poumon crevé, vipère !

Ils continuèrent ainsi chaque fois avec plus de violence, jusqu’à ce qu’un gémissement de la petite Berta scella immédiatement leur bouche. À une heure du matin, la légère indigestion était terminée et, comme il se passe fatalement dans les jeunes mariages qui se sont aimés intensément au moins une fois, la réconciliation arriva avec d’autant plus d’effusion que les insultes avaient été blessantes.

Le jour suivant fut splendide et, tandis que Berta se levait, elle cracha du sang. La faute sans doute aux émotions et à la mauvaise nuit qu’ils avaient passé. Mazzini l’enlaça un long moment, et elle pleura désespérément, sans que personne n’ose prononcer un mot.

À dix heures, ils décidèrent de sortir après le déjeuner. Comme ils n’avaient pas de temps, il demandèrent à la bonne de préparer un poulet.

Le jour éclatant avait arraché les idiots de leur banc. Tandis que la servante décapitait l’animal dans la cuisine, le vidant de son sang avec parcimonie, elle crut sentir quelque chose comme une respiration derrière elle. En se retournant, elle vit les quatre idiots, les épaules collées les uns aux autres, qui regardant avec stupefaction l’opération… rouge… rouge…

— Madame ! Les enfants sont ici, dans la cuisine.

Berta arriva ; elle ne voulait pas qu’ils entrent dans cette pièce. Et encore moins en ces heures de pardon, d’oubli et de bonheur reconquis, elle voulait s’éviter l’horrible vision de ses quatre garçons ! Parce que, naturellement, plus intense était l’amour qu’elle éprouvait pour son mari et sa fille, plus irritée elle se trouvait devant ces monstres.

— Qu’ils sortent, Maria ! Jette-les dehors ! Jette-les dehors, te dis-je !

Les quatre pauvres bêtes, secouées, brutalement poussées dehors, rejoignirent leur banc.

Après le repas, tout le monde sortit. La bonne partit à Buenos Aires, et le couple alla en promenade. Au coucher du soleil, ils revinrent, mais Berta voulut saluer un moment ses voisins d’en face. Sa fille s’échappa vers la maison.

Entre temps, les idiots n’avaient pas bougés de la journée de leur banc. Le soleil avait dépassé la barrière et commençait à se coucher, et ils continuaient à regarder les briques, plus inertes que jamais.

Soudain, quelque chose s’interposa entre leur regard et le mur. Leur sœur, fatiguée de cinq heures d’attentions paternelles, voulait observer le monde pour son compte. Au pied du mur, elle en regardait pensivement le haut. Elle voulait le franchir, il n’y avait pas de doute là dessus. Enfin, elle se décida pour une chaise défoncée, mais elle n’était pas assez grande. Enfin elle eut recours à un bidon de kérosène, et son instinct topographique lui fit installer verticalement le meuble avec lequel elle triompha.

Les quatre idiots, le regard indifférent, virent comment leur sœur arrivait patiemment à dominer l’équilibre et comment, sur la pointe des pieds et en tirant sur ses mains, elle appuyait son cou sur le sommet du mur. Ils la virent regarder de tout côté et chercher à prendre appui avec un pied pour s’élever davantage.

Mais le regard des idiots s’était animé et la même lumière insistante apparu dans chacune de leurs pupilles. Ils ne pouvaient plus quitter leur sœur des yeux, tandis que grandissaient dans chaque traits de leurs visages une sensation de glotonnerie bestiale. Lentement, ils s’avançaient vers le mur. La petite, qui avait réussi à passer un pied, allait monter à califourchon et allait sûrement tomber de l’autre côté, lorsqu’elle se sentit prise par la jambe. En dessous d’elle, huit yeux cloués sur les siens lui firent peur.

— Lâchez-moi ! Laissez-moi ! cria-t-elle en remuant la jambe. Mais elle fut tirée vers le bas.

— Maman ! Maman ! Maman, papa ! pleura-t-elle impérieusement. Elle essaya de se rettenir au bord mais elle en fut arrachée et tomba.

— Maman ! Aïe ! Ma… Elle ne cria pas plus. Un d’entre eux l’avait étranglé, lui écartant les boucles comme s’il s’agissait de plumes, et les autres la traînèrent en tirant sur une seule jambe jusqu’à la cuisine, où le matin avait été égorgé le poulet, bien attaché, en lui arrachant la vie seconde après seconde.

Mazzini dans la maison d’en face avait cru entendre la voix de sa fille.

— On dirait qu’elle t’appelle, dit-il à sa femme.

Ils tendirent l’oreille, inquiets, mais n’entendirent rien. Finalement, ils firent leurs adieux et tandis que Berta allait poser son chapeau, Mazzini s’avança dans la cour.

— Bertita !

Personne ne répondit.

— Bertita ! redit-il d’une voix déjà troublée.

Et le silence fut si funeste pour son cœur toujours terrifié, que son dos se glaça d’un horrible pressentiment.

— Ma fille, ma fille !

Il courut avec effroi vers le fond de la cour. Mais en passant devant la cuisine, il vit sur le sol une mer de sang. Il ouvrit violemment la porte entrebâillée et il poussa un cri d’horreur.

Berta qui était accourue à son tour en entendant les appels angoissés du père, répondit au cri par un autre. En se précipitant vers la cuisine, Mazzini, livide comme la mort, s’interposa, et la retint :

— N’entre pas ! N’entre pas !

Berta réussit à apercevoir le sol inondé de sang. Elle put seulement mettre ses bras sur sa tête et s’effondrer le long de son mari dans un soupir rauque.